

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 10
Départements. 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

6, Place des Terreaux, 6
LYON

UN GRAND ÉVÉNEMENT A LYON

La Brasserie du Mont-Blanc — Lucy Maïa

Lire à la 3^e page

UN GRAND ÉVÉNEMENT

A LYON

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Lucy Maïa

J'en sais plus d'un que le titre que j'ai placé au front de cette colonne va scandaliser et qui, les traits bouleversés, les cheveux au vent, s'écriera d'un ton piteux : Dieu ! ce journal ne respecte donc rien ! Nous respectons tout ce qui ne sent pas le vice, et c'est pourquoi nous baillons aujourd'hui à nos lecteurs avides de nouveautés, le portrait en pied de Lucy Maïa.

En dépit des paillements grotesques de toutes les hétaires dont le trottoir est plein, en dépit des gestes effarouchés de tous les beaux gommeux qui émaillent nos brasseries, nous détaillerons rubans par rubans les toilettes des demi-mondaines, toilettes qu'à payées l'or de tout le monde, juste récompense d'un amour de comédie ; en dépit de leurs menaces et de leurs cris, nous soulèverons la gaze discrète qui répand son brouillard douteux sur les blasons de source incertaine, nous écornifions les couronnes de plâtre et bifferons d'un coup de plume les particules insolentes créées pour la gloire de leurs propriétaires et l'exportation des fournisseurs de ceux-ci.

En dépit des bouffonneries de tous ces petits pantins couverts de soie et chamarrés de clinquant, nous percerons la cloison tremblante des boudoirs et nous raconterons les scènes scandaleuses entrevues dans l'entrebâillement des portes à travers la fumée des cigarettes et la pluie fine du champagne indompté ; nous balayerons le passé.

En dépit de leur rage nous laisserons deviner les beaux gands en face des vêtus tapis scintillants de fortunes éparpillées, et les jolies pécheresses, vêtues des robes simples et des baillons d'autrefois. Quelque large que soit le fleuve, quelque sinueux que soit le pont, nous remonterons le courant, nous marcherons vers la source et nous décrierons le point de départ.

Qu'ils se taisent donc ceux dont les yeux éteints par les notes quotidiennes clignotaient déjà furieusement derrière la triple cerce des monocles de cristal, qu'ils se taisent lorsqu'ils verront le nom de Lucy Maïa affiché au sommaire de ce journal.

Bien des gens se figurent, sont persuadés même, que la demi-mondaine émane exclusivement du peuple ou de la campagne, qu'elle naît inévitablement sur les haillons misérables du faubourg ou parmi les pierres ensablées des champs ; que la misère est la seule cause de la chute et qu'il ne faut chercher la prostitution première que dans les boudes crasseux ou huit enfants vivent des trois francs d'un ouvrier quelconque, erreur très profonde !

D'autres croient fermement que le vice inné n'existe que dans le cerveau des écrivains, qu'il faut une suite d'événements désastreux, un abandon, une chute pour précipiter une femme dans le gouffre ; que la nature n'est jamais tout-à-fait mauvaise et qu'il existe toujours sur un aride quel que bonne graine qui doit germer au moment propice et prévenir subitement une catastrophe ! Erreur encore ! toujours erreur. Sans doute je n'approuve pas ceux qui condamnent pour condamner, qui du premier coup et sans examen préalable se prononcent contre un individu, qui n'admettent aucune circonstance diabolique, aucun entraînement, aucune tentation ; de la pitié il en faut ; il faut aussi de l'indulgence, car la nature est faible.

Mais je conspu hautement ceux qui ne voyant les choses qu'à travers le verre mi-dépli des préjugés ou des fausses idées voient partout matière à pardon, et trouvent des anges partout où il n'y a que des monstres ; s'il faut détourner celui qui prend la mauvaise voie, retenir celui qui va tomber, plaindre celui qui se laisse choir, et tendre la main à celui qu'on a posé dans l'abîme, il n'en faut pas moins maudire et bâtonner celui qui s'est précipité de sa propre volonté.

Lucy Maïa issue d'une très honorable famille de Dijon, naquit en cette ville le 14 novembre 1860. Je précise.

Certes, les bons conseils ne lui firent pas défaut ; elle n'est pas de celles qui, nées dans un boudoir, ne peuvent s'empêcher de respirer l'air corrompu auquel leurs poussoirs se sont habitués ; les bons exemples lui furent prodigués dès sa naissance, les meilleures leçons lui furent données, elle n'existait en elle ce je ne sais quel poison amer qui, après s'être longtemps retranché, presque ignoré, rompt tout-à-coup l'enveloppe qui le tenait captif et se répand terrible, semant partout la corruption.

Toute jeune, elle fut mise en pension par sa mère ; elle avait d'assez bonnes dispositions pour l'étude ; sa mémoire et son intelligence étaient citées comme modèles aux petites écrivaines de sa classe ; mais on dévina dans cette intelligence précoce une malignité malsaine, un désir indomptable de tout savoir ; bien des fois ses maîtresses trouvèrent entre ses doigts des bouquins qu'elle s'était procurés en ne sachant pas où les livres immoraux qu'elle dévorait avec avidité ; les surveillances les plus actives ne purent rien, elle fit avec un acharnement héroïque la contrebande du mauvais livre, en dépit des tracasseries incessantes de ses supérieures.

Sa nature déjà disposée au vice s'exalta encore à la lecture des mauvais romans et des contes grivois ; tourmentée par un désir ardent de réaliser ce qu'elle avait lu, elle ne tarda pas à commettre sa première faute. — Elle avait quinze ans. — Un beau soir d'été, lorsque le soleil rouge strié de rayons d'or disparaissait à l'horizon, les oiseaux achevaient dans l'air attiédi leur hymne crépusculaire, et que les charrettes toutes chargées de foin aux senteurs envivantes rentraient lourdement, portant sur leurs flancs les gars éreintés par le rude labeur de la journée et les solides paysans nonchalamment étendus sur les bords d'herbe, après avoir feuilleté une dernière fois un vieux Boccace poudreux, ornement de gravures obscènes qu'elle avait coutume de cacher sous son matelas, elle se donna toute à un jeune homme qu'on avait eu l'imprudence de placer auprès d'elle comme professeur.

D'amour point, mais l'inéluctable besoin de fuir.

Malgré ce premier usage, elle épousa le 13 juin 1877 un honnête commerçant de Dijon, qui s'était épris de sa petite figure gamine et de ses manières endiablées ; il va sans dire qu'il ignorait le déshonneur de celle à qui il venait bénévolement offrir sa fortune et son cœur.

Cette union ne fut qu'un calcul.

Créature étrange, n'aimant pas plus l'homme à qui elle avait fait sa main que celui à qui elle avait jété sa couronne virgine, elle eut la criminelle impudeur, la lâcheté dépravée de s'abandonner une dernière fois au jeune professeur le matin même de son mariage.

Dans de semblables conditions, le nouveau ménage ne pouvait être longtemps heureux, aussi huit jours s'étaient à peine écoulés que le jeune époux vif de toute illusion, en était réduit à se faire le géolier de sa femme, à surveiller ses moindres gestes, à analyser ses moindres actions.

Malgré tous les soins qu'il mit à prévenir une catastrophe, malgré tous les précautions qu'il prit, elle le trompa souvent, et finit par donner naissance à un scandale éclatant, si bien que le pauvre mari dupé dut avoir recours au Tribunal civil qui par un jugement rendu en 1878 et en 1879 le débarrassa de sa trop légère et trop cascadeuse moitié.

Dès lors elle était libre ; elle avait brisé fièrement les chaînes qui l'attachaient encore au monde ; elle était sortie oiseau sauvage, qu'on avait vainement tenté d'approiver, elle parvenait enfin à s'échapper pour aller becqueter à satiété les fruits défendus si longtemps convoités et qu'elle n'avait encore qu'effleurés.

Un beau jour la vigie marseillaise signala une nouvelle étoile à l'horizon : c'était Lucy Maïa.

Trop libre elle voulait aller trop loin. Elle ne tarda pas à reconnaître la vérité du proverbe : *qui trop embrasse mal étreint* ; aidée de quelques conseils et guidée par sa propre intelligence, elle comprit vite qu'elle faisait fausse route. Donnée d'une inébranlable volonté d'une persévérance inébranlable et d'un caractère des plus énergiques, elle gravit à pied la grande côte du caprice et ne tarda pas à conquérir sa place au soleil du demi-monde.

Son arrivée fit sensation ; ses grâces, son caractère charmant, la firent rechercher de tous, elle eut plusieurs amants ; mais à cette femme qui semblait avoir été créée pour tous, faite pour le bonheur de la vie de plaisir, le destin réservait une des farces les plus amères :

L'été dernier, elle s'éprit éperduement d'un jeune lieutenant de husards ; ce qui au début n'avait été qu'un caprice, devint bientôt une passion, passion qu'excitèrent que portèrent à son paroxysme l'indifférence et la froideur de celui qui en était l'objet.

Chose étrange, les charmes, les attentions délicates, les lettres poétiques, les érotiques déclarations ne parvinrent pas à émouvoir le beau militaire ; rien ne put accélérer l'allure de ce cœur marmoréen. Ce fut pour Lucy une douleur profonde ; cependant elle ne se découragea pas ; mais toujours ses efforts demeurèrent infructueux.

Bien que toute relation ait cessé depuis longtemps, elle souffre encore cruellement de cet amour, qu'elle n'a pu dompter et dont elle n'a pu effacer la trace en son âme.

Mais elle a juré de se venger sur tous les autres hommes.

Malheur à ceux qui seraient assez fous pour aimer cette folle créature, malheur à ceux qui, se laissant tenter, seraient assez naïfs pour lui déclarer leur flamme !

T'es emportée, elle est jalouse à l'excès ; excessivement spirituelle, très distinguée dans ses moindres gestes, fort instruite, elle est femme du grand monde jusqu'au bout de ses ongles incarnadins et ne serait pas plus déplacée au bal de la préfecture que dans les salons de la comtesse de V... ou aux mardis de la marquise d'Y. Elle adore toujours les petits livres grivois et collectionne les éditions rares ornées d'eaux-fortes obscènes ; j'ai remarqué chez elle, un petit chef-d'œuvre élysien, les contes de La Fontaine ; et elle possède trois éditions de Boccace, un manuscrit à enluminures, les nouvelles de Marguerite de Navarre et plusieurs exemplaires de Piron et de Brantôme ; elle collectionne les nouvelles de Mar de Montifaud et sa bibliothèque s'honore d'au moins dix éditions différentes des nouvelles drôlatiques de Balzac ; elle connaît Musset d'un bout à l'autre et se plaît à réciter langoureusement les poésies charmantes du maître ; elle vous montrera si vous l'allez voir un vieux petit livre tout éreinté, flanqué de cornes innombrables : c'est la *Confession d'un enfant du siècle*, quelle se fit confisquer un jour au docteur du temps, où elle était petite pensionnaire.

Il est impossible de rencontrer une femme plus gracieuse ; sa conversation est des plus attrayantes, elle tient tête à dix visiteurs avec une aisance parfaite et parvient après une heure de causerie à raconter, lorsque tout le monde se repose, de charmantes historiettes qu'elle se plaît à émailler de jeux de mots distingués, de fines allusions et de citations nombreuses.

Grande, élancée, possédant une poitrine des plus correctes et des plus développées qui expire en une taille tenue comme celle d'une grêle, Lucy Maïa se tient très bien et affecte une allure excessivement distinguée ; sa chevelure rousse — couleur qui n'est peut-être pas naturelle — ondole le plus agréablement du monde, ses yeux très hardis regardent avec des embrassements qui troublent et qui fascinent, sa bouche sensuelle sourit sans cesse très gaminement, laissant apercevoir une double rangée de perles, dignes bijoux d'un bel écorin.

Elle est jeune ! à peine si vingt fois elle a vu vieillir les pâquerettes et revenir les hirondelles !

Peut-être pourrait-elle encore, par un effort vigoureux, faire sortir de l'ornière où il s'est englué le char de son existence ; peut-être pourrait-elle être heureuse.

Peut-être pourrait-elle secouer la poussière dont elle s'est imprégnée, s'envoler vers les horizons plus purs.

Qu'elle le fasse donc, cette belle dame qui, l'été, adore tant se mettre légèrement vêtue à la fenêtre pour voir passer les promeneurs attardés.

Qu'elle le fasse, et ce jour-là nous ferons une croix au titre de notre chronique des boudoirs et nous nous écrierons joyeux : Le demi-monde lyonnais vient de perdre l'un de ses plus intéressants sujets, Lucy Maïa, qui se lance à corps perdu dans... la vie honnête....

NESTOR.

JUSTICE A LA « BAVARDE »

Un journal plus sérieux que le *Progrès*, de Lyon, dont le directeur n'a jamais été en Cour d'Assises et n'a pas baptisé des cloches, la *Lanterne*, publie les lignes suivantes :

Les Etudiants de Dijon

On nous écrit de Dijon :

Il paraît depuis quelque temps un journal appelé la *Bavarde*, qui s'imprime à Lyon. Ce journal qui n'est nullement pornographique, comme on l'a dit à tort, raconte les petites aventures de messieurs les étudiants de Dijon et de leurs bonnes amies. Ces messieurs s'en sont fâchés et organisent en ce moment une véritable émeute, ils parlent de brûler la cervelle aux rédacteurs de la *Bavarde*. Ils en menacent les vendeurs. Un fait curieux : Mme Benoit, propriétaire de l'hôtel de Bourgogne, a formellement défendu à tous les garçons de son établissement d'aller chercher le journal pour les clients et a interdit l'entrée de la salle à manger aux marchands de la *Bavarde*.

(Lanterne).

Les rédacteurs de la *Lanterne* ont évidemment lu notre feuille et ils l'ont jugée.

Ceci vaut mieux que les appréciations des Git et des Loiseaux.

VILLES D'EAUX et bains de mer

A partir de la semaine prochaine la *Bavarde* fera une édition spéciale pour toutes les stations thermales et les bains de mer.

Nous aurons des correspondants spéciaux qui nous tiendront au courant des échos mondains, des nouvelles artistiques et des cancanes des Casinos.

Nous prions nos lecteurs qui vont émigrer pendant la belle saison, de nous continuer leur collaboration.

A. DE LATOUR.

TRANSSUBSTANTION

A M^{lle} Joséphine EYMARD.

Elle était en core ingénue,
Voilà longtemps, longtemps, longtemps...
... Pour souhaiter la bienvenue
Au joyeux et divin Printemps.

Elle prit un sentier superbe,
Que les vieux ne connaissent pas,
Elle alla, sans laisser dans l'herbe,
Le léger sillon de ses pas.

Plus vive que l'oiseau qui passe,
Bien seule, elle se hasardait ;
Un baiser, traversant l'espace,
Prouva que l'amour l'attendait.

Oh ! qu'il lui sembla bon de vivre,
Elle même de mourir, un peu !
Elle épela l'amoureux livre
Écrit en chapitres de feu.

Dans l'étrange nid de bruyère,
Amante, à la face du jour,
Elle se donna toute entière ;
Voluptueux frisson d'amour.

Ses chastes paupières humides
Pleuraient sur ses beaux lys brisés,
Car la vierge aux regards limés
Était l'amante aux lents baisers.

Aux baisers qu'il, seuls, sur la terre,
Éprouvait, sans décoloration,
Les figures du saint mystère
Et de la transsubstantion.

Et si vous doutez du poète,
Sachez-le : je tiens ce secret
D'une curieuse favelette
Qui l'a dit au chardonnier.

KARL MUNTE.

LES

BRASSERIES DE LYON

Le Mont-Blanc

A mon ami Pétrus, du Distact-Club

Puisqu'il a plu mon cher Pétrus de quitter pour un instant ta charmante ville de Genève, puisque tu n'as pas craint d'abandonner les paysages pittoresques, les montagnes alpiques percant le ciel bleu de leurs sommets éclatants, puisque pour deux grands jours tu as dit adieu à ce lac azuré que sillonnent les yachts aux allures de cygnes et qui respirent si coquet dans sa triple collerette de villas et de chalets, permets-moi de te conduire à la Brasserie du Mont-Blanc, qui te rappellera ton cher pays !

Là nous passerons l'après-midi si tu le veux bien ; puisqu'en touriste intelligent tu t'es muni de ton album, tu pourras à loisir croquer les différents types qui défileront devant tes yeux, et lorsque tu rentreras chez toi chargé de ces originales caricatures que tu réussis si bien, lorsque tu sortiras de tes poches innombrables, les croquis charmants que ma rapacité artistique t'aura laissés, fier, relevant la tête, tu pourras dire : Je n'ai pas perdu mon temps !

Aprêtré donc ton crayon, ramasse en toi-même tout ce que tu possèdes d'inspirations fantasmatiques, arme-toi de ton courage le plus inébranlable, car lorsque nous aurons empli deux ou trois douzaines de soucoupes, je te promets une ample récolte de moindres divers... Mais entrons sans prendre garde au soleil qui te cuit de toute la force de ses rayons, je t'amuse aux bagatelles de la porte, pardonne-moi, je suis le plus distrait des hommes.

Pardieu ! mon garçon, si tu ne portes pas au plus profond de ton gousset une douzaine de sous percés, du moins jous-tu d'une veine incomparable, la petite Catherine est de service, aujourd'hui ! Tu ne peux mieux tomber, aussi vais-je avoir l'honneur de te la présenter.

Plaçons-nous à l'une de ses tables, là-bas dans le fond, nous serons à l'aise pour deviser en humant quelques chopes et tu pourras sans affronter les regards indiscrets des *généralistes*, croquer à coudées franches, les habitudes de l'établissement.

Avant tout remarque les peintures dont sont ornés ces panneaux ; ce sont des vues helvétiques ; de toutes parts, on aperçoit des rochers, des sapins, des gorges et des précipices ; les nubes vaporeuses semblent dans leur course furibonde s'accrocher, comme des voiles de gaze emportées par le vent aux sommets neigeux des grandes montagnes, les cabanes de planches et les chalets rustiques sont semés aux flancs des grands coteaux, et les voyageurs éreintés, pic à la main, sac au dos gravissent à grand-peine les rocs gigantesques taillés à l'aventure ; voici le Mont-Blanc ; il semble un roi, un géant perdu dans une foule de pygmées, vois, comme il domine, comme il contemple à l'entour de lui l'interminable horizon ; est-il assez beau, assez grandiose ? ... tu sembles rêveur, camarade, ne le reconnais-tu pas ?

Mais attention, voici venir la gentille Catherine, je disais tout-à-l'heure la petite, c'était une façon de parler, j'aurais dû dire la planteuseuse, mais, puisque dans le siècle où nous vivons il est coutume de revêtir toute femme quelle qu'elle soit du qualificatif petit, je me conforme aux habitudes de mon époque.

Deux bocks, chère enfant, et de votre bière la plus fraîche ; j'ai l'honneur de vous présenter M. Pétrus, un suisse de mes amis fraîchement arrivé de Genève.

— Tiens ! Monsieur est de Genève, c'est très drôle ! J'ai passé quinze jours dans cette ville, un bijou, et j'ai bien envie d'y retourner pour le concours de musique ! J'ai fait trois fois le tour du lac ! et je n'ai pas eu le mal de mer ! le croiriez-vous ! Deux bocks ! deux... et de l'excellente straubourgeoise.

C'est une linotte comme tu le vois ; très bavarde et très étourdie, elle trouve toujours le moyen de raconter deux ou trois histoires en cinq minutes et n'est jamais plus joyeuse que lorsque, par inadvertance, elle apporte une chartreuse quand on lui a demandé une absinthe.

Il est vrai qu'elle aime beaucoup la chartreuse, mais ce n'est pas une excuse ; il serait assez drôle de lui voir porter un képi, parce qu'elle adore les militaires ! Oui, elle a un faible pour le haut-de-chausses rouge, je te le dis en confidence ; en résumé, cette brune serveuse est fort choyée de tous les clients ; elle fait une énorme consommation de bouquets, son corsage est toujours garni des fleurs les plus diverses, fleurs qu'elle a le talent de se faire offrir vingt fois par jour par ses nombreux adorateurs.

N'as-tu pas remarqué lorsque nous sommes entrés, ces trois messieurs qui causaient avec tant d'acharnement autour d'une pile de journaux de diverses essences et qui m'ont salué lorsque je suis passé ? Ce sont trois collègues ; le premier, ce grand escogriffe à la perruque ébouriffée, à la moustache noire, au nez en bec de corbin, à l'œil railleur et scintillant, n'est autre que Nestor, l'auteur des silhouettes de la *Bavarde* ; c'est un Parisien ; il est né en pleine rue Racine, voilà 29 ans environ ; il a respiré dès ses plus tendres ans l'odeur de la grisette, il a ébauché ses premiers pas dans le vieux quartier latin, il a fait ses premières armes de gavroche au milieu des étudiants joyeux et appris ses lettres aux titres des journaux pour rire.

Remarque son accent gouailleur, vois comme sa lèvre est empreinte d'ironie, comme il blague avec précision, comme il répond sans hésiter ; il est terrible dans ses railleries, imperturbable dans ses réponses, en trois mots il cloue sur la place les hâbleux les plus audacieux et d'un regard déconcerte les plus téméraires marmottes ; un bon garçon, un excellent camarade, l'ennemi le plus acharné du vice, il décrit en tirades corrosives la vie de nos demi-mondaines et les flagelles le plus impitoyablement du monde.

Cet autre à la moustache Molière, à l'œil distrait, c'est Karl Munte, un rêveur ; c'est à lui qu'est réservé le soin de faire vibrer les cordes harmonieuses de notre lyre ; certes, il s'en acquitte à merveille.

Jamais le Pégase lyonnais ne s'était senti monter par un cavalier de cette force ; il fait ce qu'il veut du divin coursier et se plaît à la faire caracolier parmi les dentelles frissonnantes et les divans moelleux des boudoirs de nos belles-petites. C'est un maître dans l'art d'assembler les rimes ; des couplets innombrables qui constellent la palette de dame Nature, il a toujours une strophe sur les lèvres, toujours une ballade en tête, toujours une élégie en train ! Une femme qui passe, une plume

qui s'envole, une volvette qui voltige, tout lui est bon ! S'il eut une fée pour une maraine, c'est assurément la fée Polymnie !

Dois-je te citer quelques-uns de ses vers ? Peut-être les as-tu déjà lus, mais qu'importe ! Ecoute, ils sont extraits d'une poésie intitulée *Lecture* :

Toute seule dans son grand lit,
Fraîche comme une fleur éclose
Aux baisers d'avril, elle lit
Un joli petit livre rose.

Détail coquet, charmant et fou :
La pose qu'elle prend pour lire
Lui fait un pli gros dans le cou
Un de ces plis qui semblent rire...

Il est inutile d'en dire davantage ; tu connais les vers, tu connais le poète, passons donc au troisième personnage, un très joyeux drille qui répond au nom de Duvergier. Ancien chroniqueur dans plusieurs journaux parisiens, il a publié dans le *Bavarde* une série de portraits intitulés : *Petits et grands hommes du Palais*. Mais il commence à vieillir ; de temps en temps il égaye encore nos colonnes de quelques fantaisies, mais il passe la plus grande partie de son temps à fumer des pipes et à raconter ses aventures en Espagne. Ses petits yeux gris brillent encore très gaillardement quand il parle des Andalouses au sein bruni, mais il n'est jamais aussi drôle que lorsqu'il décrit une course de taureaux. Il aime les grandes actions, les hauts faits, les actes héroïques, les nobles cours ; il m'a-sura un jour qu'il s'était castillanisé durant son séjour dans la Péninsule.

Les deux autres bonnes du Mont-Blanc s'appellent Marie et Jenny.

La première, Marie, une aimable veuve qui vient d'avoir un bébé, à qui elle a l'intention de donner un prénom des plus harmonieux, n'est pas à placer parmi les cascadeuses de la ville de Lyon ; très affable, elle sait s'enfermer dans les limites de la politesse la plus bienséante ; il ne lui arrive jamais de s'asseoir sur les genoux de ses clients.

L'autre, Jenny, une Italienne qui n'a guère conservé l'accent de son patrie, c'est cette petite brunette que tu vois rire de si bon cœur avec deux sous-officiers qui paraissent épris de ses charmes. Elle est très gaie, cette demoiselle, très vive et très caquetteuse ; elle vénère beaucoup le casque poli de messieurs les cuirassiers, mais n'a qu'une commiseration profonde pour les ligards et les chasseurs à pied. Elle a toujours un couplet entre les dents, et vous sert invariablement avec les consommations que vous lui demandez, quelques bribes de la *ville du Tambour-Major* ou des *Noces de Jeannette*.

Cette dame charmante qui, mélancolique et rêveuse, lit dans son comptoir un roman nouvellement paru, tu l'as peut-être prise pour une caissière ; tu l'es trompé, c'est la patronne ; je te conseille fort de jeter sur l'une des feuilles de ton carnet ses traits raphaéliens ; vois comme ces cheveux d'ébène, gracieusement frisés, font ressortir agréablement la pâleur éclatante de son visage ; vois comme sa bouche est gracieuse, même dans le silence ; comme ses paupières baissées se dessinent en une ligne pure ! Toujours gracieuse, toujours obligeante, elle est triste quelquefois, c'est qu'elle est veuve depuis quelque temps.

Parfois, le souvenir de son mari lui revient en tête, et ses grands yeux s'emplissent de larmes ; c'était un excellent homme, en effet ; toujours de bonne humeur, il était l'idole de ses clients ; il avait coutume d'organiser, à l'époque de sa fête, des bal-thazars formidables ; c'étaient des diners à n'en plus finir ; pendant trois grandes jours le champagne coulait à flots, et le cliquetis joyeux des coupes de cristal se faisait entendre d'un bout à l'autre de la salle ; tous les clients pouvaient boire gratuitement, les portes étaient pavoisées et les bonnes enrhumées des pieds à la tête ; c'était le bon temps alors !

Messieurs les étudiants se pressaient en escouades nombreuses à la Brasserie du Mont-Blanc ; on y entendait toujours quelque alerte gaudriole, la gaieté y régnait en souveraine ; on eût dit une de ces brasseries du quartier des écoles ; les étudiants y venaient faire les folles, et dans la fumée bleue des pipes scolaires s'apercevait toujours la silhouette d'une musette de province.

Parfois, lorsque minuit sonnait, le Mont-Blanc se dégageait en monômes, et les vieilles rengaines de nos bacheviers, et les gais refrains de leurs bacheviers, venaient tirer de sa torpeur l'antique rue de la Barre.

Parmi les clients qui viennent tromper l'ennui en compagnie des bocks du Mont-Blanc, je citerai notre collaborateur Vezon, qui, la comme partout ailleurs, fait entendre sa voix de fort ténor, et harangue la foule avec des gestes de consul romain. M. Perret, un artiste des Célestins, y vient quelquefois faire une partie de jacquet, en compagnie de son camarade Levallois. Rapprochement bizarre.

Lis-tu quelquefois les journaux français ou étrangers, mon cher Pétrus ?

Sans doute, tu vas t'étonner de cette question et nous demander pour quel motif je te l'adresse. C'est que, si par hasard tu as ouvert dans ta vie une feuille quelconque, tu as dû remarquer au sein des annonces barololes du Printemps, d'Elias Howe, de Potin ou des guides Conty, une annonce d'une autre nature commençant par ces deux mots, imprimés en caractères plus ou moins baroques : *Topique Bertrand*.

Or la Brasserie du Mont-Blanc a l'honneur de compter au nombre de ses clients l'illustre M. Bertrand lui-même, un des tyons les plus originaux de la ville de Lyon, celui-là même que tu vois là bas à gauche, coiffé d'un grand chapeau noir, lisant attentivement le journal de Touchatout.

C'est bien en effet l'être le plus tintamarresque de notre cité que le seigneur Topique Bertrand; malgré ses cheveux blancs, il aime encore, en *humant le plot*, rire et blaguer comme un jeune. On m'a assuré qu'il avait toujours été morose dans sa jeunesse, et qu'il avait passé dans le travail, le plus dépourvu de plaisirs, les plus belles années de sa vie; or, comme il est une loi suprême, loi que personne ne peut enfreindre, et qui dit que tout Français doit, avant de mourir, payer son tribut au citoyen Mornus, dieu de la Folie, M. Topique Bertrand se rattrape; il est vrai qu'il a encore bien le temps, et que la gare où un employé grincheux lui délivrera son billet pour l'éternité n'est peut-être pas encore construite, mais qu'importe! Topique Bertrand aime la joie, Topique Bertrand s'amuse, Topique Bertrand a raison.

Il faut, lorsque le vin l'a illuminé, lorsqu'il a campé son gibbus sur le coin de son oreille, il faut l'entendre chanter les vieux couplets de Béranger, la chanson qu'il affectionne le plus, c'est le temps des cerises :

Quand nous chanterons le temps des cerises,
Les gais rossignols, les merles moqueurs,
Seront tous en fête!

Clame-t-il avec des trémolos dans la voix. Et il vous a des gestes si superbes, il se démène avec tant d'entrain, qu'on est forcé de s'esclaffer en face de ce demi-veillard qui a conservé plus de soleil au cœur que tous les jeunes gens qui l'entourent.

Topique Bertrand! à ce nom seul, le parvis du Mont-Blanc s'émeut, à ce nom seul, tous les consommateurs tressaillent, car chacun sait bien que lorsqu'il entre par une porte, le joyeux topique, la monotonie s'enfuit immédiatement par l'escalier de service.

Monsieur Rey, le patron de la *Gavioise*, vient aussi quelquefois en voisin, faire sa partie au Mont-Blanc, tandis que la folle Catherine, s'envoyant une minute, va boire à la dérobée, un vieux back de Toledé en compagnie de ses amies Jeanne la Folle et Maria Courtax de la *Gavioise*.

Le Mont-Blanc était autrefois le rendez-vous de tous les joueurs de notre bonne ville; le tapis-vert y était permanent et la dame de pique y était en grand honneur; une épidémie régnait, la fièvre de l'or. Les louis scintillaient s'entrechoquaient avec des tintements diaboliques à travers le frissonnement lugubre des billets de banque — ce décor est changé tant mieux!

Vois-tu ce petit châlet sculpté là-bas, sur le complotir, c'est un de tes compatriotes; il émane de la maison Heller de Berne. Je vais lui faire exécuter pour toi (un air de la Traviata..... mais voici des uniformes!... eh! pardieu, ce sont encore des compatriotes, des membres de la fanfare de Genève, arrivés depuis hier; saisis-tu bien qu'ils sont charmants, ces genevois! —

avec leurs épées, leurs uniformes bleu de ciel et leurs schakos noirs à pompons blancs; je suis sûr que ce costume-là a déjà tapé dans l'œil de la sémillante Catherine et déroné la cuirasse dans le cœur de la capricieuse Jenny.

Parmi les bonnes illustres qui se sont succédées à la brasserie du Mont-Blanc, je te citerai en première ligne la Signorita Amélie l'Italienne, une cocotte de haut lignage, Tonine, Antonia, l'une des meilleures amies du seigneur Topique, la blonde Marie Françon, la célèbre Zozo qui par l'affection qu'elle a pour les collégiens a depuis illustré la brasserie du Lycée, Blanche tête de singe si célèbre actuellement au No 3 de l'impasse Gentil, Elisa-Victorine, qui exerce maintenant l'honorable métier de bouquetière à la Croix-Rousse, Lucie actuellement aux Deux Passages, Francine l'opulente Grenobloise de chez Jeandot, Marie Jeandot, la querelleuse Catherine de la Grotte, maintenant à la brasserie du *Sicéle*, sous la tutelle de dame Lamadon et la gracieuse Maria Courtaix, actuellement à la *Gauloise*.

Coco l'homonyme du trop célèbre policier du *Ducroquet*, et M. Camille Deschamps, un joyeux parmi les joyeux viennent quotidiennement au Mont-Blanc. Quant à ce jeune chiton que tu vois trôner au comptoir aux côtés de Mlle Blanche, c'est Friguet l'ami de la maison ; il ne quitte sa maîtresse que pour croquer les morceaux de sucre que veut bien lui offrir ses clients.

Jenny Bidel, Catherine Plassard, Annette la licheuse, et Louise du *Sicéle* viennent quelquefois déguster une absinthe à la Taverne du Mont-Blanc, en compagnie de leurs cavaliers respectifs.

Mais voici, encore un nouvel arrivant ! Ah ! j'avais oublié de vous le présenter, c'est Jehan Sarassin le Poète, poète et marchand d'olives.

Peut-être as-tu déjà lu ses *Lueurs et Brumes* : un livre édité à la Lemerre qui contient beaucoup plus de brumes que de lueurs. Ce bonhomme là est célèbre les caricaturistes parisiens l'ont croqué, il est entré un certain jour dans une cage de lions à Perrache, chez Bidel ; là, il s'est assis et a lu un sonnet. Les fauves se sont sentis domptés par le rythme, affirmé-t-il avec conviction ; m'est avis que l'illustre Brutus le jugea plutôt trop coriace !

Sarassin se croit le plus grand poète de son temps, il abhorre Alfred de Musset ; laissez-là les premières poésies, mais s'avourez son *Givre et du Pande* ». chacune de ses olives accompagne chacun de ses hémistiches : ses olives sont excellentes, ses poésies sont indigestes ; je vais te le présenter ; tu lui diras en lui serrant la main avec effusion, que ses trompettes de la *Remonmée* ont porté son nom jusqu'à toi, lorsque tu habitais Singapour, l'excellent garçon qui se considère comme le Hugo de Lyon sera content ; ses petits yeux grins pétilleront derrière les verres de son binocle il te donnera un exemplaire de son

dernier volume te dira qu'il est membre de plusieurs académies et t'offrira avec sa photographie deux ou trois olives au fond de sa cuiller; alors content tu pourras reprendre l'express de Genève.

JACQUES SABATIER.

ENCORE UN GUET-APENS

Je reçois la lettre suivante :

Lyon, 2 juin.

Monsieur le rédacteur en chef,

Hier soir avait lieu l'ouverture des concerts Bellecour.

Parmi les notabilités, on remarquait MM. Delaroché et Giti du *Progrès*.

M. Delaroché, étant attendu au comptoir de la rue de la Barre, quitta la musique à la fin de la première partie, recommandant à son subordonné de faire entrer une vingtaine de jeunes gens, si la présence de Benoit Loup était constatée.

Mais notre pauvre Giti qui, depuis l'affaire du Grand-Théâtre, n'est pas rassuré, s'empresse de quêter un individu portant toute la barbe auquel il remit 10 francs (2 pièces de 5 francs).

Le mouvement fut vite exécuté, et la petite troupe vint se former autour de la table tout chant le tournaquet qui conduisit à Maison Dorée quartier-général de M. Giti. Mais déception, le pauvre diable n'a été qu'une pour ses deux pièces de cent sous.

Aussi s'est-il empressé de présenter ses hommages à M. Jackson l'interdit, ainsi qu'à la balafre Elodie Y-lois, l'heureuse héritière du surnom d'Henri de Guise.

Le gracieux en-reband de cravates manquant à la réunion. Il y avait, pour le remplacer, de nouvelles recrues qui seront bien longues s'habituer à faire le métier dont tous ces gentlemen voudraient profiter.

Voire tout dévoué,
X...

Je remercie mon honorable correspondant. Ces gens n'osent m'attaquer qu'en foule. Je connais leur poltronnerie.

Eh bien ! je suis résolu à mettre fin leur couardise, fussent ils cent.

Demain soir, vendredi, à 9 h. 1/2, j'irai tranquillement au concert Bellecour, et nous verrons si ces misérables oseront mettre leurs menace à exécution.

Benoît Loup.

CHANTAGE

Le sieur Delaroché du *Progrès* qui nous a accusé de chantage sans pouvoir l'expliquer, s'y connaît en chantage.

Nous avons publié la lettre de M. Levy qui a amené la démission de MM. Chero et Abel Peyroun.

Dernièrement, le sieur Delaroché a refusé d'inscrire le programme d'un concert donné à la Croix-Rouisse, parce que les affiches avaient été données à l'imprimeur Pastel.

Il vient de refuser d'insérer un concert donné à Villeurbanne, pour ce motif que les affiches ont été composées à l'imprimerie commerciale du quai de la Guillotière.

L'année dernière, il a, pour le même motif, refusé l'insertion du programme du théâtre des Variétés (direction Alteirac).

Voilà l'homme qui parle de chantage !

Benoît Loup.

Le sieur DELAROCHE

Notre premier imprimeur qui aujourd'hui est notre ennemi acharné, n'est pas très satisfait de savoir que le *Bavard* va publier son procès en cour d'assises.

Voyons Léon, je te laissais bien tranquille pourquoi t'es-tu occupé de moi !

A chacun son tour mon ami !

L'ACTE D'ACCUSATION

lu au sieur Léon Delaroché, agent de change, le 24 mars 1873.

Cours d'assises du Rhône.

Présidence de M. Verne de Bachelard,

sera publié dans notre prochain numéro.

On m'assure que le *Progrès* le reproduira.

BENOIT LOUP.

LES SUISSES A LYON

Dimanche dernier, la ville de Lyon était mise en émoi par l'arrivée de la Fanfare municipale de Genève.

Dès neuf heures du matin, les diverses Sociétés musicales de Lyon se pressaient dans nos différentes rues, allant à la rencontre de leurs confrères d'Outre-Rhône. Ceux-ci, vêtus de brillants uniformes bleu-clair, coiffés de schakos noirs agrémentés de pompons blancs, aiguillettes sur la poitrine, épée au côté, ont fait leur entrée aux acclamations d'une foule enthousiaste. Lors qu'elle arriva sur la place Bellecour, où les diverses Sociétés l'attendaient, les cris « Vive la Suisse ! » se sont fait entendre frénétiques, dominant les mélodieux accords des instruments de cuivre. Deux bannières émergeaient du flot des uniformes bleus, l'une, celle des Gênovois, portait la croix helvétique, l'autre, hommage des Gênovois aux Lyonnais, portait cette inscription sur fond vert sombre :

A la musique des sapeurs-pompiers de Lyon, la Fanfare de Genève.

Sous la direction de M. Théron, les diverses Sociétés se mettent en cortège, malgré le flux toujours croissant de la foule des curieux ; l'Institution Maire, de Villeurbanne, tient la tête. Rien de plus coquet, de plus charmant, que ces jeunes collègues jouant du flûte de l'air le plus martial du monde.

Viennent ensuite la fanfare des sapeurs-pompiers de Lyon, les délégations, la Fanfare municipale de Genève, l'Echo fraternel, les Amis réunis, l'Echo lyonnais, l'Echo de Vaise, la Société fraternelle, l'Harmonie galoise, l'Harmonie chorale, l'Harmonie suisse, la Lyre de Perrache, la Laborieuse, la Fanfare de la Mouche et l'Union lyrique des volontaires du Rhône.

Aux cris souvent répétés de vive la Suisse ! le cortège triomphal se dirige vers la place des Terreaux ; à l'Hôtel de ville la fanfare genevoise est reçue par M. le maire de Lyon et les membres du conseil municipal.

Au discours de bienvenue prononcé par M. Gailleton, M. Gavard, conseiller d'Etat du canton de Genève, répond par une courte

allocation, dont les passages éloquentes sont fréquemment soulignés par d'enthousiastes bravos.

Un vin d'honneur est ensuite offert par M. Gailleton aux musiciens de la fanfare de Genève, et les nombreuses couronnes offertes par les dames lyonnaises, les Enfants de la Mouche, l'Union grivoise et la Fanfare lyonnaise sont remises au directeur de la Fanfare genevoise.

Les princesses du high-life Lyonnais s'étaient donné rendez-vous sur le passage de la fanfare de Genève; parmi les belles curieuses qui se pressaient place Bellecour et place des Terreaux nous citerons Annette la Licheuse que nous avons rencontrée en compagnie d'un jeune officier, Victorine, Luci¹, Maye, Elodie Valois, Blanche tête de singe coiffée d'un immense chapeau qui réhausait l'originalité de son chef, Henriette Kail'ou, Marie Gauthier, Jenny Merluchon qu'accompagnait Henriette Calassette, la baronne de St-Ouin et la vicomtesse Marthe de la Roche;

Le licencié Loiseau accompagnait lui aussi les Genevois; coiffé d'un superbe gibbus, il marchait noble carressait complotueusement sa longue barbe, lorsque dans un moment de bégayre plusieurs personnes se bousculant, s'étant ruées sur le malheureux Rédacteur, l'infortuné coiffure vint à trébucher entraînant dans sa chute la perruque du licencié et laissant nu en proie aux ardeurs du soleil, le crâne hillobillardesque du pauvre Léon.

L'illustré G. du Progrès marchait à quelque distance de son honorable complice du *Lyonn*; nous avons remarqué qu'il avait revêtu une nouvelle redingote, plus resplendissante encore que celle dont les pans sont restés aux mains de notre Directeur lors de la rixe du Grand-Théâtre.

• • •

Nous sommes heureux de constater l'accueil chaleureux fait par les lyonnais à leurs voisins de Genève, accueil qui ne fera que cimenter les sentiments fraternels déjà si puissants qui unissent les deux Républiques Suisse et Française.

DAUBRUCK.

UNE VERTE LEÇON

Le licencié Loiseau ne manque pas d'aplomb; je pourrais dire de toupet, je ne veux point faire de métaphore; personne n'ignore la pauvreté capillaire de M. Loiseau — Monsieur Loiseau qui en sa qualité de rédacteur du *Lyonn Républicain* se croit tout permis, ayant été nommé commissaire au contrôle du Théâtre Bellecour, à l'occasion du concert des Genevois a refusé l'entrée à l'un de nos rédacteurs, malheureusement quelques suisses se trouvant là sont intervenus et ont fait droit à notre confrère, nous les en remercions. Monsieur Loiseau ayant été interrogé sur sa façon d'aggraver répondit *c'est lui qui signe*. La consignation du *Lyonn Républicain*, c'est possible — très contents d'avoir été remis à sa place, le licencié Loiseau n'a cessé de carresser jusqu'au soir sa longue barbe de Salamandre. — La leçon est verte,

Chronique Théâtrale

Les théâtres municipaux ont vécu, c'en est fait d'eux. Les Célestins qui, malgré ces chaleurs torrides, malgré l'absence des spectateurs luttèrent courageusement pendant toutes les saisons d'été et ne fermaient jamais leurs portes ont dû finalement succomber; ils ne sont plus.

Un directeur intelligent et audacieux, un homme entreprenant: M. Simon, avait bien voulu se risquer à louer la brillante salle du théâtre Bellecour pendant les mois de juin et de juillet,

Était-ce une imprudence? Oui, certes, pour un directeur incapable; mais M. Simon n'est pas de ceux là.

Il a franchement commencé cette courte et ingrate saison par les représentations de Mme Judic, la charmeuse, l'artiste aimée et admirée de tous.

C'était une véritable bonne fortune pour le théâtre Bellecour.

En bien, chose incroyable, stupéfiante, l'excellent impresario a dû rompre son traité avec l'administration de ce théâtre, parceque le restaurateur Koëngen, l'illustre possesseur du lieu vulgairement dénommé l'*Assommoir* a eu assez de sens-gène pour s'emparer des couloirs du théâtre et que non content de les empestier par l'odeur écœurante d'une cuisine plus ou moins alléchante, il s'est cru le droit de les encombrer d'innombrables tables destinées aux dîneurs.

De sorte que le spectateur qui bien repu songe à prendre le chemin du spectacle pour passer une soirée agréable, se voit obligé de dîner une seconde fois en humant le fumet du menu du jour (restaurant Bellecour).

Vraiment, nous étions loin de nous douter que quand M. Guimet fit appel aux capitaux de nombreux actionnaires pour la construction de ce théâtre incomparable, il était dans l'intention de le convertir plus tard en un restaurant non moins incomparable.

Bref, M. Simon en directeur avisé a voulu éviter au public l'inconvénient que nous venons de signaler, et dans ce but, s'est transporté avec sa troupe au Grand-Théâtre, après entente bien entendu, avec la municipalité!

L'Administration du Théâtre-Bellecour, y a beaucoup perdu, le public y a beaucoup gagné.

Il est certain que le genre de Mme Judic exige un petit cadre et que son talent de diseuse et son jeu d'expressions inimitables, étaient fort mal à l'aise dans le grand vaisseau de Bellecour,

On a donc donné *Lili* et la *Femme à Papa* au Grand-Théâtre.

Lili est un vaudeville sans prétention, gai, et surtout assez léger. *Lili* est la femme adultère présentée aux trois périodes les plus saillantes de son existence; d'abord au moment où l'amour naît en elle, où elle en ressent les premières atteintes; le platonique en un mot.

Puis, c'est l'amour de la femme qui aime et qui est aimée, l'amour qu'on pratique et enfin c'est l'amour du souvenir, l'amour des vieillards.

On se rappelle, on regrette et puis c'est tout.

Ces différentes scènes, agrémentées par la musique simple et harmonieuse de M. Hervé, ont été rendues dans la perfection par Mme Judic.

La sympathique artiste a, comme tous jours charmé au plus haut degré son auditoire, et elle a dû biffer la plupart de ses couplets.

Son entourage, admirablement composé, l'a bien secondée, et nous ne saurions trop féliciter MM. Didier, Worms, Ed. Georges, et Mlle Marie Kolb, etc. . .

Ces artistes ne sont pas des premiers venus, quoi qu'en ait dit le chroniqueur théâtral du *Progrès*.

Les attaques de cette feuille maladroite à leur égard, prouvent bien clairement sa mauvaise foi. Toujours questions d'affiches.

Que voulez-vous, il faut bien faire aller son petit commerce, les arts y trouvent bénéfice. C'est ce qui explique comment M. le chroniqueur théâtral du *Progrès*, personnage soi-disant très compétent en matières artistiques, mesure l'étendue du talent des artistes à la longueur des affiches commandées par leur directeur.

Mais ces vicieuses n'échappent à personne et ne font que de nous considérer ceux qui sont les auteurs. Le public est bon juge.

La *Femme à Papa*, jouée par Mme Judic, avec sa verve inépuisable, son charme pénétrant, a obtenu, comme précédemment, le plus grand succès. On a applaudi avec frénésie la grande artiste et de nombreuses ovations lui ont été faites.

On nous assure que M. Simon aurait l'intention, après quelques représentations données par M. Coquelin au Grand-Théâtre, de nous ramener Mme Judic et de donner encore une série de représentations.

Le public n'aura qu'à s'en féliciter.

J. DE LAUNAY

Concerts Bellecour

Avec les beaux jours sont revenus les charmantes soirées musicales données sous les allées ombrées de Bellecour, par M. Alex. Luigini et son excellent orchestre. Malgré les représentations de Mme Judic, un public nombreux et élégant s'est pressé chaque soir dans l'enceinte réservée.

On a applaudi grandement cette phalange d'artistes de mérite qui, jusqu'à ce jour, a contribué si puissamment à donner de l'éclat à notre première scène.

Si le temps veut bien être favorable, nous prédisons à nos vaillants musiciens un succès d'autant plus considérable, que Lyon n'aura bientôt plus d'autre distraction que celle des concerts Bellecour.

AU « LYON RÉPUBLICAIN »

Lyon Républicain, tu commences à nous en farfarder ! On n'a pas plus de toupet que le sieur Lucien Janet. Dans l'insanité quotidienne dont il est le grand prêtre, avec Loiseau pour prophète et Mentérol pour sonneur de trompe, M. Janet nous appelle feuille de lupanar. Nous commençons à être las de vos piailleries indécentes, messieurs les roquets. Puisque nous sommes en train de former une galerie et de monter une collection de grotesques, nous y ajouterons volontiers les rédacteurs du *Lyon*. Licencié, ta perrique est en danger ! Que de toutes parts on chante les lampions en signe d'allégresse ; à la prochaine occasion, je vais publier le procès-verbal du baptême de la cloche d'Hauteval dont le porte-étendard du *Lyon* fut parrain. Avec Mmes Chanoine pour comères. Tu m'as entendu, Lucien ! sur ce, dig, ding, don !

BENOÎT LOUP.

L'ARRESTATION

DE

M. BENOÎT LOUP

d'après M. BENOÎT LOUP

Les journaux ennemis de la *Bavarde* annoncent ce matin avec une réelle satisfaction, l'arrestation de notre directeur-gérant.

M. Benoît Loup, sans être prévenu a été arrêté en vertu de la contrainte par corps.

A l'heure où paraîtront ces lignes, M. Benoît Loup sera en liberté, plus résolu que jamais à combattre le démonisme et ses souteneurs.

LA RÉDACTION.

CINQUIÈME ÉDITION

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

Marguerite Dupré aurait parailli une petite rancune contre une jeune et charmante mondaine de la rue Chillybri; dernièrement, elle la rencontra chez Matossi, et elle se permit de l'injurier d'une façon grossière; l'on voit bien Marguerite que vous fréquentez l'Assommoir, les expressions dont vous vous êtes servie l'autre soir, nous le prouvent; c'est une garantie pour vous car la *Bavarde* s'occupera le moins possible de votre cascadeuse personne. Elle ne veut point salir ses colonnes en parlant des femmes de votre espèce, ce serait trop d'honneur leur faire.

..

A l'heure où paraîtront ces quelques lignes, Titine, la blonde, aura pris possession de son appartement spacieux de la rue de l'Hôtel-de-Ville et aura quitté pour longtemps les vestes foisonnées de son ancien logement.

Nous ne pouvons que faire des éloges du mobilier qu'elle doit à la munificence de son généreux nabab !

Titine va inaugurer cette nouvelle demeure par un balhazar qui d'passera tous ceux dont on a entendu parler jusqu'ici.

Nous espérons bien ne point être omis dans la liste des invités ; de cette manière, nous pourrions donner dans notre prochain numéro un compte-rendu très détaillé de

celle brillante fête, où tout le *high-life* lyonnais se donnera rendez-vous.

La grosse Jeanne, de la rue Dubois, continue toujours ses promenades nocturnes dans les petites rues et à des heures indues, il paraît que la nabab boîléus qu'elle a ravi à l'une de ses amies ne lui suffit pas. Soyez plus réservée, belle dame, si vous ne voulez voir la *Savarde* s'occuper de vous. Pourquoi n'allez-vous pas chez Matossi ? Pour de bonnes raisons, n'est ce pas ; nous les connaissons, mais nous nous taisons.

La gracieuse Amélie l'Italienne assistait, lundi dernier à la représentation de Mme Jadic au Gra-d-Théâtre.

Amélie semblait suivre avec plaisir les traits de finesse de la grande artiste ; comme toujours la charmante cataculutieuse a une tenue correcte et une mise irréprochable.

Elle est partie charmée des traits d'esprit de la *Femme à Papa*.

Juliette se voit abandonnée par ses plus acharnés adorateurs ; c'est sans doute pour cela que ses costumes déclinent.

Nous l'avons vue à la musique de Bellecour, vêtue d'une grossière robe de toile de 45 francs.

Laideur et dégringolade !

Fanny Bombance devient une véritable marchande d'amour.

Son bouloir est transformé en un véritable passage... des Terreaux.

Plus de modération ne nuirait point

Victorine la toute petite semble rentrer dans la vie privée ; elle ne sort plus. Nous recevons plusieurs lettres de nos amis nous demandant les causes de cette retraite subite.

Nous renseignerons.

Tous les jours, régulièrement à 1 heure moins 1/4 et à 7 heures du soir, les paisibles habitants de la rue de l'Hôtel-de-Ville, peuvent voir deux ou trois jeunes gens marchant fort vite, se diriger du côté de Bellecour. Où vont-ils donc ? C'est ce qu'à vous savoir. Une personne intriguée par ce petit manège.

Il ne fut pas difficile de remarquer que ces messieurs se rendaient à la brasserie des Jacobins. Il fut de même très aisé de savoir que le but de ces allées et venues n'était autre que la blonde Marie Françon. Les charmes que cette gracieuse hébé possède, en si grand nombre, ont tellement frappé un de ces jeunes imprudents, qu'il est fu d'amour et que son cœur brûle, consumé d'une belle flamme pourpre. C'est malheureux à constater, mais il faut se rendre à l'évidence, tout en regrettant que la flèche décochée par Cupidon, ait été si bien acérée et que la blessure qui en est résultée soit si dangereuse. Nos souhaits, toutefois, sans l'espérer, que ce jeune homme se guérisse vite, ce sera bien heureux pour son repos et sa bourse, car il a affaire à plus fine que lui.

GRANDIOUSEMENT.

La maternité de cette expression, qui ne figure pas encore au dictionnaire de l'Académie, revient à la même Marie Françon. Une personne qui n'est pas sourde l'a accueillie l'autre jour.

Ces belles petites sont très curieuses. Elles ont de jolis minois, mais elle ne faut pas qu'elles ouvrent la bouche, car, alors, le charme est rompu et la désillusion complète.

Zozo a quitté la brasserie du Lycée depuis une huitaine de jours.

Elle s'est retirée dans un certain établissement de la rue Terme où elle vit des revenus que lui procurent ses charmes.

Pauvre Zozo, en arriver là, nous vous plaignons très sincèrement.

La passion de Cécile Châtelain pour les chevaux ne se ralentit pas ! Voici les beaux jours qui reviennent. De nouveau elle a revêtu son amazone et s'est remise à chevaucher. Nous l'avons rencontrée plusieurs fois caracolant au Parc de la Tête-d'Or.

De temps en temps, elle va se rafraîchir au châtelet, où elle a presque élu domicile et où elle fait de nombreux repas en compagnie de ses amis.

M. Jackson, l'un des chefs de la ligue anti-bavarde n'a pas de chance.

Jeu di dernier se trouvant à la musique de Bellecour il se préparait à adresser son plus brûlant madrigal à la dame Elodie de Valois, qui pleine de nonchalance s'élevait mélancoliquement au soleil, lorsqu'il aperçut derrière lui la silhouette menaçante de son ami, collaborateur et confrère.

Immédiatement il fit volte-face, mais son trouble était très intense augmenta encore, lorsqu'un colporteur vint lui crier à brûle-pourpoint : demandez la *Bavarde*, quinze centimes !

Sir Jackson n'a pas de chance !

Nous constatons avec plaisir l'opulence toujours croissante du corsage d'Elisa, de l'Est ; si cette hébè a recours aux drogues de messieurs les apothicaires, elle doit plutôt employer l'anti-peccatoire que le Beaume des poitrinaires.

Notre correspondant de Montmarie, nous écrit que deux Lyonnais bien connus à la Maison Dorée, sont allés ces jours-ci à Montlerrie, où se sont présentés sous les noms de Valois et d'Arthur.

Il se sont enquis d'une écurie où ils veulent enfermer cet été, une vache qu'ils ont en commandite.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce voyage à Montlerrie. Nous ne savons qu'une chose, c'est que nos deux promeneurs sont déjà d'un certain âge.

Nous ignorons que nos lyonnais fussent aussi amateurs de laitage.

A la suite des plaintes des voisins, Claudia Mnet a enfin quitté son logement de la rue Ferrandière, pour s'installer dans un pigeonnier de la rue Centrale.

Elle commença déjà à y scandaliser tous les locataires de la maison, car c'est un pèlerinage continu de 8 heures du matin à minuit.

Nous raconterons bientôt une curieuse histoire d'adjutant.

Marie Garance devient très impertinente
après qu'elle temps; nous l'invitions fort
cesser ses inconvenances, sans quoi nous
serions forcés de publier une petite scéne
où se passait il y a quelques jours à peine
entre cette catapultuse et un jeune
traqueur de sa connaissance.
Ce serait très intéressant.

Elle avait changé de costume; son énorme
personne disparaissait dans une grosse-
rière robe de velours noir.

Quel costume par un pareil temps!

Lundi dernier, la fanfare municipale de
Genève donnait au kiosque Bellecour, son
concert d'adieux.

Nous demi-mondaines avaient tenu à
montrer elles aussi, leurs sympathies pour
nos voisins.

Nous avons remarqué l'opulente Elodie
Valois avec son éternel costume jaune; elle
ronôit au milieu d'un groupe de com-
muniens; elle a daigné applaudir nos vaillants
musiciens; constatons qu'elle s'est abste-
nu de mêler ses vivats avec le vil peu-
ple, à l'exécution de notre hymne national;
il paraît qu'Elodie est pour le trône et
l'autel!

O Lucien! comment peux-tu le supporter!
La catapultuse Adrienne Roux assistait
au concert en compagnie de sa gracieuse
sœur, l'élégante Marie Roux.

A cinq heures, la musique retentissait de
nouveau sous les marronniers de Belle-
cour.

Elodie Valois qui a un faible pour la mu-
sique y assistait encore.

Depuis son retour de Paris, Marie
Bourdy étonne ses petites amies par le ré-
sultat de ses succès à la capitale. Elle prétend
avoir fait sensation au point qu'elle ne
pouvait plus sortir qu'en voiture (on se
l'arrachait littéralement). Un prince étranger
lui envoyait des fleurs tous les matins
par deux nègres! (Sans doute un prince
de Géroldstein).

Après ça, ce sont peut-être vos belles
dents qui vous ont valu tous ces succès!
Généralement en vieillissant, on tombe
dans l'enfance; serait-ce le cas, belle
Bourdy?

Depuis longtemps et tous les jours, à 3
heures de l'après-midi, on peut voir tra-
versant le pont Lafayette, Julie, flanquée
d'un caniche quelconque, sous le prétexte
fallacieux de promener cet intéressant
animal, la belle pécheresse se rend direc-
tement dans une petite chambre garnie du
Cours Lafayette, où elle a des rendez-vous
avec le fils d'un tabellein de notre ville.

Ce pendant vos quatre amants sérieux
vous croient fidèle! Après ça si vous aimez
des beaux hommes, vous êtes bien servie.

Mais vous ferez bien mieux à noire
avis de soigner votre chère santé, car
dépensé quelque temps vous avez bien
changé.

On profite de l'occasion pour vous prier
de ménager vos petites amies, surtout cel-
les qui sont plus jeunes que vous, et dis-
pensez-vous de faire la porte le soir entre
11 heures et minuit avec votre concierge.

Nous apprenons que Marie l'Espagnole
est devenue châtelaine de Collonges. Son
nabab vient de lui acheter dans cette localité
un superbe château dominant la Saône.
Rien ne manque dans cette demeure prin-
cière: Ecurie splendide et bien montée,
parc immense avec de grands arbres plu-
sieurs fois séculaires. Tout un régiment de
larpins sont au service de la noble dame.
 Bref, c'est charmant.

Les invités des deux sexes y abondent.
Nous y remarquons surtout Marie Sylves-
tre, qui y prolonge son séjour y compris
des nuits.

Honni soit qui mal y pense.

BENZÉRONNETTE.

Léonie de Saint-Matricon, vient de se
faire meubler un joli appartement rue
Quatre-Chapeaux.

Son nabab lui a en outre offert plusieurs
costumes. Elle vient de prendre une cou-
rurière qui travaille sous ses yeux.

Marguerite la Nantaise aurait l'intention
de retourner faire un voyage à Nantes.

Son nabab restera à Lyon, mais l'autre
sera autorisée à l'accompagner.

Maria Porte, la vieille abbesse de l'im-
passe Gentil, est furieuse contre la Ba-
varde.

Elle vient d'acheter du vitriol. Mes amis
tremblent!

Elodie, dame de Valois, s'adonne à la
boisson. Il ne lui manquait plus que cela.

Un de ces derniers soirs, on l'a ramenée
chez elle grise comme un polonois.

Elle a occasionné un rassemblement, car
pendant qu'on la faisait monter en voiture,
elle ne cessait de crier «à bas la Ba-
varde! M... pour Benoit Loup».

Pour une descendante des croisés cela
manque de dignité.

Marie Crolard a, paraît-il, été faire un
voyage à Pont-de-Cherueir, son pays nat-
al; c'était jour de vogue dimanche elle en
a profité pour aller admirer le clocher qui
a vu naître.

Nous ne saurions que la blâmer de son
attitude à l'égard de ses camarades d'en-
fance, de ses compatriotes, qu'elle a écrasé
de tout son dédain.

Croyez-vous, chère belle, que toutes ces
celuites campagnardes parce qu'elles ont
pas des bas de soie rouges et des souliers
qui se défont à chaque pas, ne vous valent
pas?

Et, croyez-vous qu'ayant quitté pour un
jour votre pléiade de gommeux, vous vous
eriez déshonorée en dansant à l'ombre des
aillieux une poika rustique avec les solides
ars qui sont nés sous le même toit que
vous?

Pourquoi belle Sylvia, ayez-vous tant
d'amoureux; faites attention que le beau
lond à qui vous faites tant d'infidélités, ne
vous renne pas la pareille.

Hier, nous l'avons vu au bras d'une
jeune et jolie brune dont nous taïrons le
nom.

Voir la suite à la 4e Page

L'Anti-Bavarde

JOURNAL HONNÊTE

O Tempora, o Mores!

ABONNEMENTS

Lyon... 10 francs par an
France et Navarre... 12 —
Pour Brindas le port en sus

RÉDACTEUR EN CHEF :

Elodie VALOIS

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

GIT-ANNA

BUREAU DE VENTE EN GROS :

Chez M. MALIN

Les Annonces et Réclames sont reçues ici

LE MANIFESTE DES ÉCOLES

Lire à la 2^e Page

CAUSERIE

LE MANIFESTE DES ÉCOLES

NOTRE PROGRAMME

Mille chemins : un seul but.

V. HUGO.

Les clameurs de ces jours passés nous ont montré la voie. L'ignoble Bavarde a fait déborder la coupe immonde, où des lèvres sensuelles osent encore s'abreuver. Elle a défilé la grande foule, la foule honnête; elle a bravé la morale, jouée dans le boudoir intime, où Catin se déchausse; elle a été cyniquement révoltante, odieusement licencieuse, en semblant révoltée de la licence.

A ses provocations passionnées, la jeunesse des écoles a répondu. Cette belle jeunesse que tant de romanciers ont immortalisée, que Jules Vallès — un niais — a seul osé souffler de sa phrase sonore qui cing'e comme une étrivière, cette phalange lumineuse du pays à chanté partout les *Lampions*.

Les *Lampions* ont éclairé notre route. C'est à leur lueur joyeuse qu'est née l'Anti-Bavarde. Aussi prude, que la Bavarde est libre, aussi chaste, que la Bavarde est ignoble, aussi ignorée que la Bavarde est connue; elle vient aux hommes de bon sens. Elle s'adresse à ces gens de cœur dont la pensée se réveille en songeant qu'un Desclauzas a pu crier : « Guerre aux Souteneurs ! » sans être appréhendé au collet et conduit de ville en ville, de bourgade en bourgade, jusqu'à Sainte-Pélagie ou Mazas.

L'Anti-Bavarde ne touchera pas aux femmes: elle respectera tous les jupons, surtout les blancs, elle n'arrachera point les beaux masques de veilleurs des minois effrontés. Elle respectera aussi scrupuleusement la cuvette que le béditier.

On fait ce qu'on peut pour gagner sa vie. Elle sera douce aux joyeuses. Jamais le plus petit mot de blâme à l'adresse des oiselets légers, qui vont voletant de cœur en cœur ou de bourse en bourse.

L'Anti-Bavarde n'a point à recommencer la vie et les aventures des dames galantes d'un certain seigneur de Brantôme, méchant gamin sans pudeur qui fit, pour la plus grande honte des rois, l'histoire de leurs mystérieuses alcôves.

L'Anti-Bavarde sera sévère : une sèche bonne interprétant les livres saints, en bonnet aux grandes ailes et des lunettes sur le front.

Elle sera dans toutes les maisons à la place d'honneur: Les vierges pourront lire: rien n'y viendra un seul instant ternir l'éclatante blancheur de leurs âmes.

L'Anti-Bavarde continue l'œuvre des nuits dernières.

Elle est le cri de la conscience indignée.

Et elle ne coûte que trois sous,

LA RÉDACTION.

Vous savez, je vous le dis tout de suite: moi, je ne sais pas écrire. Je fais même des fautes: vous riez? Eh bien oui, des fautes! Qu'est-ce que ça a de drôle? Il y a beaucoup de femmes qui font des fautes. Ça ne prouve rien. Si je place mal mes virgules, je mets très bien mes chapeaux; à défaut de syntaxe, j'ai de la coquetterie. Un sourire lancé à propos, ça vaut bien un tréma mis au bon endroit.

Tout ça, c'est pour vous faire comprendre que mon style est plus décousu que ma robe — parce que ma robe est décousue juste sous les bras. Ça s'explique, on soupe, on soupant on se décoiffe; il faut se recoiffer. On lève les bras en l'air et ça arrive si souvent qu'un jour ça craque. Mais il y a longtemps que ça a craqué pour la première fois. Attendez, je m'en souviens, c'était chez Matossi; j'avais un costume princesse... il pouvait être une heure du matin, j'étais grise comme une petite grive. Oh! mais ça ne vous regarde pas... ce n'est pas ça que je dois vous conter.

Il faut avoir un brin de gravité quand on est rédacteur en chef ou rédactrice en chefesse? Ça m'a l'air bien avertissant: chefesse. Voyez-vous, qu'on dise: Elodie Valois, rédactrice en chefesse! Ce serait à crever. Pourlant ça se pourrait. Moi, je ne sais pas. Aux affaires du masculin je m'y entends, pour le féminin, c'est autre chose.

Avec tout ça, je bavarde, je bavarde et je ne vous dis rien d'intéressant, je m'aperçois que j'ai beaucoup griffonné pour peu parler. Il faut que je relise mes premières pages... où sont-elles? J'en tiens une: « *Six chemises de nuit : un franc vingt; douze pantalons festonnés...* » Que je suis bête, c'est ma note de blanchissage! Ah! voilà la page: *Mignonne, ce soir chez...*! Encore pas ça, c'est le dernier billet doux, que je reçus dans un bouquet de lilas blanc!

Zut! je ne relis rien... C'est que moi, je suis vive comme la foudre! Vlan, je te fiche une giffe, c'est un éclair. On a dû flaqueur du salpêtre, dans mon sang. Ça bout, ça bout toujours. On dit l'âge calme, ce n'est point vrai, l'âge n'a rien calmé. J'ai les ardeurs d'autrefois. Mes aïeux étaient comme ça, ainsi, il y en a un qui logeait au rez, de chaussée. Un jour, ayant une discussion avec sa femme, il n'hésita pas à se jeter par la fenêtre.

Aussi, qu'on ne vienne pas m'embêter: je crie, je mors, j'égratigne, je griffe. Dans ma nouvelle profession, on viendra peut-être me dire des choses, des ci, des ça! et pis que pendre. Je ne fais ni une, ni deux, je mets mon jupon en culotte, comme lorsque j'étais petite pour dénicher les nids, et je flanque des coups d'ombrelle.

A moins que j'aie ma cravache. Un jour jour on m'a payé une cravache d'honneur. C'était au concours hippique. Dans un coin, j'avais un grand type: Benoit. — Oh! je ne peux pas le souffrir celui-là — c'est pourtant un homme — j'avance vers lui et je lui assène un coup d'ombrelle sur la figure. Il y avait là des jeunes gens très mûrs et forts. Ils m'ont soutenue, ils m'ont crié *bravo*. On est cocotte mais on a des amis. Ils se sont cotisés et m'ont offert une cravache d'honneur. Ils ont bien pensé que je ne m'en servais jamais contre eux: on ne conduit pas les ânes avec une cravache!

Ça m'a bien semblé un peu rigolo. Et je me disais, le soir, en rentrant: « Mais ces jeunes gens là sont fabuleux. Je les ai ruinés, trompés, bernés. Je les ai fait poser à ma porte des nuits de décembre. J'ai ri à leurs barbes naissantes de leurs déclarations imbéciles; j'ai croqué leurs magots et volé leurs illusions. Ils étaient naïfs et purs, j'en ai fait des blasés et des abjects. Je les ai déformés moralement et physiquement. Je méritais leur mépris: ils m'accordaient leur admiration. Décidément, j'étais loin de songer, que mon amour, de bonne fille à tout faire, était capable de crétiniser à un tel point.

Ma cravache... je l'ai là, sur la table de la rédaction. Quand je monte sur mon char du caprice, entraîné par les chevaux fringants que la bêtise attelle; je crie: Hue cocottes! hue! et ma cravache sillonne l'air.

Mais je ne sais quel rêve, je fais, qui,

parfois me trouble et me grise... Tout à coup, mes chevaux deviennent des rosses, mon char, un corbillard et moi, un croquemort. Et c'est le plaisir: squelette tout blanc, déjà, déserté par les vers du sépulcre, que je traîne derrière moi, toujours au claquement de ma gentille et historique cravache.

Dieu! que j'ai parfois des idées noires! Ça n'a pas le sens commun... c'est mon miroir qui en est cause. Dans les cheveux blancs et les rides ça ne fait pas rêver de lilas et d'églantines!

Cette causerie a quelque chose d'une crème fouettée. Une autre fois, je ferai mieux. Dans les choses de mon métier je suis très experte; mais là-dedans, oh! ça viendra!... Je me plie très vite. Ainsi, quand je me suis jetée à corps perdu dans le demi-monde — j'étais mon Dieu! j'étais — comment dis-tu, ça, Kailou? quinze jours après... va-t-en voir s'ils viennent Jean!

Ce n'est pas la première venue, allez, qui apprend son métier en quinze jours!

Oh! sapristi! minuit passé! je m'oublie, adieu lecteur mignon — adieu mon chéri!

Je vais me coucher, j'ai souhaité une bonne nuit et — chacune a ses petits secrets — il faut que je la donne...

Elodie VALOIS.

APPLAUDISSEMENTS

« BIEN DES MAINS BLANCHES... »

*Vos aînés, un jour de colère,
Ont renversé la royauté;
Messieurs, votre cause est plus chère,
Et dans le seul soin de nous plaire,
Vous combattez pour la beauté.*

*C'est pour nous, les folles oiselles,
Messieurs les gais étudiants,
Que vous chantez vos ritournelles,
Que vos talents aux jeunes ailes
S'essaient en des discours brillants.*

*Vous défendez nos rubans roses,
Vous vous attachez à nos pas;
Vos aînés faisaient autres choses;
Ce sont de ces métamorphoses,
Qu'Ovide ne prévoyait pas!*

*Du fond de nos couches connues,
Où chaque nuit change l'époux,
Nous suivons vos vœux par les rues.
Et, joyeuses, à demi-nues,
Dans l'ombre, nous comptons les coups.*

*Mes mignons, c'est une œuvre altière:
Protéger les filles d'amour.
Promenez donc notre bannière,
De Serin à la Guillotière
Et de l'Ecole à Bellecour!*

*Vrai Dieu! la jeunesse française
A fait des révolutions.
Puisque les vieux, dans la fournaise,
Passaient, chantant la Marseillaise,
Allez, chantant: « DES LAMPIONS! »*

*Foin du code où le front se penche;
Pas de problèmes hasardeux;
Changez chaque jour en dimanche:
Si vous manquez de bouffe blanche,
Bah! nos corsages en ont deux!*

*Or donc, défendez notre empire,
Mes chers amis, protégez-nous.
Au nom trois fois sacré du rire;
Que chaque catin puisse dire
« Ah! je suis contente de vous! »*

MARGUERITE LA NANTAISE.

PORTRAITS A LA SANGUINE

E. Desclauzas

Un drôle.
E. Desclauzas est un pseudonyme; de son vrai nom, il s'appelle Jacques Etvaile.
Avez-vous remarqué, assis dans l'angle de la terrasse du XIX^e Siècle, une espèce de petit vieux: la barbe blanche ou mieux gris-saie en éventail, la chevelure hirsute, boutonné jusqu'au col, dans une lévite antédiluvienne? C'est l'homme. Il boit à petits traits une absinthe préparée d'une main tremblante. Il savoure le poison vert; la fée qui donne l'ivresse terrible.

Il demeure ainsi des heures entières à cette table, toujours seul. Parfois il campe sur son nez bizarre un lorgnon. Il suit, alors, d'un œil affreusement cruel, les belles mondaines qui passent. Il les déshabille d'un regard, il scrute au plus profond de leur pensée, cherchant à deviner les poisons subtils que peuvent déverser ces fleurs étranges, à couleurs éclatantes, aux parfums délirants, exquis et capiteux.

Le demi-monde est son monde. Comme Arsène Houssaye, il ne rêve qu'aux belles pécheresses. Il découvre leurs épaules blanches, elles s'approchent de ses lèvres pincées, mais le baiser n'est qu'une morsure. Impitoyable, il décrit, d'une plume parfois bizarre, les bizarreries des capricieuses. Il patouille dans cette boue noire des grandes villes, qui est faite, à la fois, de poudre de riz, de sang et de larmes.

On s'imagine qu'un tel être n'aime pas. Des petites femmes ont juré leurs grands dieux, qu'il n'avait pas de cœur. Elles ne savaient pas, les folles, les histoires lugubres de sa vie. Il m'a tout conté et je puis tout vous dire. Je n'ai jamais passé pour être le tombeau des secrets.

Riches, il dépensa en prodige, et son or et ses illusions. Il connut la vie enfiévrée, les nuits voluptueuses, les stores baissées des portières, les réveries au bord du lac, les escaliers dérobés des grands hôtels. Il aime le jeu, les femmes, le vin. Il joua, aimait, s'enivra. La chimère de la Jeune-se à ces trois passions, qui sont trois gueules.

Une nuit, il s'éprit d'une femme, dont le regard était cruel comme celui d'un oiseau de proie, mais dont le corps souple avait des déhanchements de couleuvre. Une beauté qui tue Elle l'enferma; il devint son esclave, il l'adora, les mains jointes dans le silence des nuits délicieuses. Il baisait son talon — son mignon talon rose — quand elle mettait ses babouches; il la serrait dans ses bras et l'emportait loin du monde, dans les bois, pour la mieux aimer, pour la posséder sans partage.

Elle en riait, ce fou d'amour l'amusait. Elle se lassait d'être trop aimée, cette tendresse l'ennuyait. Elle le trompa avec des raffinement de monstre et des délicatesses d'ange. Il s'en aperçut, très dignement il lui fit ses adieux. Elle l'écouta, ravie. Mais elle lui annonça une chose épouvantable: — Jacques: je suis mère!

Il resta anéanti, qu'importait cet enfant qui était l'enfant de tout le monde. Pourtant, si c'était le sien. Un temps, elle avait été toute à lui. Il lui passa une idée farouche, il l'enferma et la tint captive dans sa chambre étroite.

Un mois, deux mois, cinq mois elle le souffrit. L'enfant vit le jour. Il lui sembla deviner ses traits dans la tête ébauchée du petit. Il l'aima furieusement, il fit placer le berceau près du lit. La mère faisait oublier la fille.

Un soir, en rentrant, il vit la chambre vide. L'enfant, dans la couchette, ne respirait plus; un petit bleu sillonnait le cou dans son irréprochable blancheur. La femme avait tué son petit.

Ce scandale fut immense. Jamais, on ne retrouvait la misérable. Lui, assombri, désespéré, il aiguisa sa plume en stylet et, méchamment, prit un âcre plaisir à annoter les marges du livre des amours légères.

Il fut impitoyable. Il n'épargna rien, la beauté le laissa indifférent, comme les sourires, comme les baisers. Il a entrepris une affreuse tâche. Nous lui vouons une haine mortelle. Il nous déplaît, son rire cruel. Et qu'importe ce qu'il dira! nous rendra-t-il meilleurs? Croit-il que le plaisir peut s'atteindre? Est-ce que cet immense besoin de boire des vins frélatés et de chiffonner des femmes, peut s'apaiser jamais? Ce pauvre sergent croix est un imbécile.

Il cria, l'autre jour, aux étudiants: « En chassant les souteneurs, vous avez fait une bonne besogne! » Les étudiants se sont tournés vers lui et ont crié: « A bas le souteneur! » S'il n'ait fait, lui et les siens: les d'Asco, les Nestor, les Duvergier, les Daubrock, que l'éloge banal, mais fougueux, des belles prêtresses pâlies par les longues nuits d'amour, nul n'eût songé à crier: *haro!* De quoi se mêle-t-il, ce géneur? Quand on s'amuse, dans le cabinet particulier, à travers les lourds rideaux de serge il passe sa tête vieillie et sèche et rit abominablement. On ne peut, prendre un vol capricieux, sans qu'il le note. C'est le vent du nord soufflant sur des lilas en fleurs.

Il dit du bien des filles honnêtes; il les oppose aux filles qui ne le sont pas. Ces contrastes sont choquants. La police devrait intervenir, que fait donc la Chambre? Il a écrit des contes d'une immoralité déplorable: le *Mont-de-Piété*, les *Deux Loutre*, une *Vente après décès*, le *Scandale de Bellecour*, *Guerre aux Souteneurs*, la *Duchesse de Chauvins*.

A été sans pitié pour l'héritier, pour la prostituée. En revanche, il s'est penché plein de tendresse sur des petits berceaux et, respectueux, a salué le lit mystérieux et saint où dort la chaste et pure jeune fille.

Cet homme est un monstre. Ses cheveux blancs ne l'autorisent point à montrer cette cruauté. Puis il y a plus de grandeur dans le pardon que l'on donne que dans la rigueur que l'on tient.

La loi poursuivra cet écrivain, quelle horreur: un homme qui n'aime pas les petites femmes aimant bien les petits hommes!

Ce Jacques Etvaile, dit E. Desclauzas, est quelque chose comme un marquis de Sade qui mériterait le prix Monthyon.

HENRIETTE KAILLOU.

NOUVELLES ET ECHOS

Une réunion intime: la très belle, très séduisante, très aimable Marguerite et foule d'autres notabilités du même cru ont soupé chez Berthoud. Ces messieurs étaient des hommes mariés. La chose est fort naturelle.

Les maris sont gens rassés. Cette fête avait un exquis parfum d'honnêteté. Et si la blonde Caro n'avait point ôté son corset au dessert, non plus que la grande Lisa sa jarrettière, on se serait cru en famille.

Tout à fait en famille. Gageons que la Bavarde — une ignoble feuille — trouvera là matière à scandales.

Un prochain mariage à l'horizon. Amélie l'italienne épousera le vieux digne monsieur, dont la barbe blanche conduisait, ces jours passés, les bandes de mentons imberbes.

Ce héros, ennemi de la Bavarde — une ignoble feuille — s'est couvert de gloire en lançant des pierres.

L'une d'elles a touché le cœur d'Amélie. Ils ne seront pas heureux et n'auront pas beaucoup d'enfants.

UN PASSANT — Dam! il est si vieux!
UN AUTRE PASSANT — Cependant Amélie est si...

Une épouse réclame son mari: s'adresser chez mademoiselle Annette Bassin, de minuit à dix heures du matin.
Il y a un pied de biche à la porte.

Nouvelles à la main

L'autre samedi, une bande de jeunes gens défilait en chantant l'air connu « des lampions ».

Le vin alourdissait les démarches.
— Tiens dit quelqu'un, c'est étrange: des illuminés demandant des lampions.

Un petit monsieur, client assidu de certaine brasserie à femmes, discutait avec un journaliste bien connu.

— Oui monsieur, lui disait-il, maintenant je vois clair.
— Je fais une remarque, lui répondit lentement notre confrère, les écaillés comme les eczémas, changent assez aisément de place: hier vous les aviez sur les yeux, aujourd'hui, vous les avez sur le dos.

Nos cercles de jeu sont dans la consternation. La police ne veut plus laisser d'habiles escrocs voler de jeunes niais. Je vous demande un peu de quoi elle se mêle?

Le jeu est un divertissement. Un petit bac c'est plaisir. Quelquefois une cervelle saute en même temps que la banque; ce n'est rien, tout au plus une phrase de drame dans une scène de comédie.

Gageons que la Bavarde — une ignoble feuille — va insister énergiquement pour la suppression des maisons de jeu.

Elle sera écoutée. Elle est très bien avec la police.

L'église de Trépinny-les-Chaussettes a été dévalisée par des voleurs. Ils ont emporté un Saint-Chrysostome et une madone.

Un monsieur a cru reconnaître la sainte Vierge dans mademoiselle Marguerite Kaillo.

Hâtons-nous de dire qu'il s'était trompé. Cette demoiselle n'a rien de commun avec la statue de l'église de Trépinny-les-Chaussettes, à propos, est-ce qu'on ne pourrait pas supprimer la Bavarde — une ignoble feuille — qui ne vit que de pornographie et de proxénétisme?

Le feu du ciel est tombé sur la tête d'un coiffeur — ancien et authentique mari d'une certaine Elisa Bol. Les bois, dont son front est orné, ont conduit heureusement le fluide jusqu'à ses pieds.

Il en a été quitte pour un frayeur aussi grande — que la mienne, le jour où j'ai su que Benoit Loup, de la Bavarde — une ignoble feuille — était toujours porteur d'un casse-tête et d'un revolver chargé.

ANNETTE-LA-LICHEUSE.

PROVINCE

Lettre de Dijon

Jusqu'alors notre ville s'était couverte de gloire en se couvrant de moutarde. La moutarde ne suffit plus à sa renommée. Elle veut sa petite révolution: elle l'a.

Les jeunes gens du pays, jaloux des lauriers cueillis si grotesquement par ceux de Lyon, et de ceux beaucoup plus honorables, ramassés par les étudiants de Paris, ont organisé une petite manifestation.

La Bavarde, un journal ignoble, une feuille immonde qui ose attaquer en riant, des beautés faciles et se moquer, ainsi que bien d'autres de la capitale, des gommeuses et de leurs imbéciles — la Bavarde a été le but de l'expédition.

On s'est ameuté, ni plus ni moins que s'il se fut agi de chasser l'étranger; on s'est vaguement souvenu des révolutions passées et s'il l'on n'a point tendu de chaînes, c'est que les chaînes sont supprimées.

En grande pompe, avec la dignité d'oies sauvant le Capitole, des jeunes hommes ont failli, au nom du droit inviolable du domicile, violer le domicile d'un libraire.

Ils ont renouvelé les romans de Ponson du Terrail et terribles, beaux de la sainte colère, qui s'empara de Moïse en descendant du mont Sinaï, ils lui ont dit: abdique la vente de l'infâme ou tu es mort!

Parbleu cet homme a abdiqué!

Alors, ils sont rentrés se coucher, triomphants. Con vaincus d'avoir sauvé la société et les belles petites. Ils ont dormi la nuit entière. Des songes roses ont effleuré leurs lèvres... Ils ont cru deviner, dans le bleu vague du songe, des mains de bacchantes effeuillant des fleurs sur leurs front virginaux.

Mais on a ri de l'aventure. On en rit encore.

Le chef-lieu de la Côte d'Or y perd de sa gravité.

Et ma foi, après cette échauffourée, il se pourrait que la moutarde de Montcuq l'emportât sur celle de Dijon.

A quoi tient la destinée, tout de même.

UN CORRESPONDANT.

Aux Lecteurs :

Mademoiselle Ma Mère m'attend, chargée spécialement d'écire des fantaisies sur les antiquités, nous avait promis un article fort savant sur: « la cocotte préhistorique, d'après des fouilles faites à la Guillotière », nous écrit ce court billet: « Espérais pouvoir faire article cette nuit, mais ai été occupée... »
Si une personne de cet âge peut manquer de parole, à qui se fier, grands dieux!

THEATRES

Hier, reprise de la *Flûte enchantée*. Beaucoup de dames. Le titre de la pièce prometait. Il n'a rien tenu. Si bien que l'une de nos plus spirituelles demi-mondaines est sortie en disant: — « Flûte! je suis désenchantée! »

Spectacles du Jour

GRAND-THEATRE. — Relâche.
CELESTINS. — Relâche.
BELLECOUR. — Relâche.
CASINO. — Relâche.
SCALA. — Relâche.

Ce soir, une grande manifestation devant se produire, les directeurs de théâtre ont décidé, d'un commun accord, de ne pas jouer. Il est évident que le spectacle gratuit de la rue est assez divertissant, pour éviter le spectacle payant de la scène.

Les acteurs, quoique inexpérimentés, sont assez amusants: ils jouent avec feu; et ce qui est le plus agréable, ils croient que c'est arrivé!

PETITE CORRESPONDANCE

IMITÉE DU FIGARO
Attends: ange bûni! cœur à toi, prends ma vie. Vingt-cinq francs.

Jr 6342 et je le monterai mon 6371 avec ton 6361. Ce sera 769.

MY DEAR a b c d x f g h i j

LA VELOUTINE Ninon de Lancelos rend à la peau, une douceur de péchés, elle enlève les taches de rousseur et les masques, évite de maternité malheureuse.

LAIT MAMILLA Il rend à la poitrine les plus fermes contours. Achetez du lait mamilla. C'est un joli cadeau d'étreintes.

LAIT Clo-Clo pour faire maigrir. — Lait O-D pour faire grossir.

BRASSERIE DES TROIS GRUES Lait chaud matin et soir.

Le Gérant: E. TENFUIITE

